NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 Nº 7 1954

L'évangile araméen de S. Matthieu est-il la source de l'évangile de S. Marc ?

Jean LEVIE (s.j.)

p. 689 - 715

https://www.nrt.be/es/articulos/l-evangile-arameen-de-s-matthieu-est-il-la-source-de-l-evangile-de-s-marc-2469

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'évangile araméen de S. Matthieu est-il la source de l'évangile de S. Marc ?

Monseigneur Cerfaux a récemment présenté aux lecteurs de la *Nouvelle Revue Théologique* [1] le beau livre de M. Vaganay : *Le problème synoptique* [2]. Il en a dit les mérites et tous seront d'accord avec lui pour en louer la remarquable clarté, l'extrême richesse d'information, le stimulant qu'il constituera pour les recherches futures (*N.R.Th.*, 1954, p. 505). Ce qui est particulièrement réconfortant dans ce livre c'est, du début à la fin, l'attention scrupuleuse à ne négliger aucun fait, aucune modalité des textes, et à chercher loyalement les explications qui semblent à l'auteur les meilleures. Depuis le décret de la Commission biblique du 26 juin 1912 [3], le livre de M. Vaganay est certainement le travail le plus complet, le plus approfondi, le mieux informé, qui ait été publié en cette matière dans l'exégèse catholique.

M. Vaganay insiste avec raison sur la complexité de la question synoptique et n'hésite pas à marquer nettement, en cours de route, l'insuffisance de maintes explications anciennes qui trouvent encore des défenseurs dans l'exégèse catholique. Il rejette avec raison et sans réserve la prétention de résoudre la question synoptique par la *seule tradition orale* : « le vice radical du système de la tradition orale peut se résumer en un mot : c'est la solution paresseuse par excellence » (p. 40) et il en montre clairement les insuffisances p. 40-41 et à diverses reprises au cours de son livre [4]. Il s'oppose aussi fermement à tout système qui admet des rapports d'influence directe, d'interdépendance entre notre évangile *canonique grec* de S. Matthieu et l'évangile de Luc : ceci est clairement établi p. 281 à 301, confirmé p. 301-311, et la conclusion de l'indépendance mutuelle de notre Mt *grec* et de Luc est souvent affirmée : p. 301, 304, 307, 311, 445 [5].

---

1. *Nouvelle Revue Théologique*, mai 1954, p. 494-505 : *Le problème synoptique. A propos d'un livre récent.*

2. L. Vaganay, professeur à la Faculté de Théologie de Lyon : *Le problème synoptique*, Paris-Tournai, Desclée & C^ie^, 1954, XXIV-474 pages.

3. Denz. 2164-2165.

4. Nombreux furent jadis les défenseurs de la solution de « tradition orale » ; citons, parmi les plus récents, A. Levesque ; Th. Soiron ; C. Lattey ; et, en 1952, le P. A. G. da Fonseca, dans sa *Quaestio Synoptica*, Rome, Institut Biblique, 3^e^ édit.

5. On sait que cette ancienne hypothèse a été récemment reprise et défendue avec conviction par Dom Chapman (ouvrage posthume, édité par Mgr Barton : *Matthew, Mark and Luke*, Londres, 1937 : cfr notre compte rendu dans la *N.R.Th.*, 1939, p. 600) et par Dom Butler : *The Originality of St. Matthew*, Cambridge, 1951 : cfr *N.R.Th.*, 1952, p. 983).

Avec la même netteté M. Vaganay s'oppose à l'*hypothèse des deux sources,* conçue sous la forme simpliste de deux documents primitifs, Mc et Q (Q réduit à ± 250 versets) fixant la structure essentielle de la tradition synoptique; on peut même dire que l'ouvrage présent est avant tout une réaction contre cette hypothèse radicale des deux sources. A cette hypothèse M. Vaganay ne se contente pas d'opposer des objections de caractère négatif; c'est une *construction positive* qu'il a élaborée, construction positive que Mgr Cerfaux a excellemment résumée dans le numéro de mai et sur laquelle nous reviendrons plus loin. Avec sa modestie habituelle, M. Vaganay présente son étude (sous-titre du livre et p. 447-448) comme une « hypothèse de travail ». Il envisage un autre ouvrage, possible, qui « comprendrait un examen de *chaque péricope synoptique* au point de vue de la recherche des sources »; « seul semblable ouvrage pourrait donner la solution rêvée du problème synoptique ». Nous faisons nôtre le souhait exprimé par Mgr Cerfaux (préface, p. XI) que M. Vaganay puisse entreprendre et mener à bonne fin lui-même cette nouvelle étude. C'est même cette perspective, c'est cet espoir qui nous a décidé à présenter à l'auteur certaines observations, certains éléments d'une hypothèse de travail différente de la sienne, qui pourraient peut-être lui rendre service, ou du moins lui offrir le stimulant d'un « videtur quod non » amenant des précisions ultérieures. Quiconque a étudié de près la question synoptique est convaincu de sa complexité, de son obscurité; échanger des idées à son sujet, envisager le problème de points de vue différents, ne peut qu'être avantageux en vue de la solution cherchée.

I

On sait que l'hypothèse des deux sources, si elle n'a guère été admise, sous sa forme la plus simpliste, par les exégètes catholiques, a cependant, moyennant des corrections et modifications plus ou moins considérables, conquis parmi eux entre 1890 et 1912, des adhésions assez nombreuses; rappelons, entre autres, avec les dates de leurs premiers articles, les noms de M. J. Lagrange, O.P. (1895; 1896) [6]; P. Batiffol (1897) [7]; A. Camerlynck et H. Coppieters (1908) [8]; E. Mangenot (1911) [9]; J. Sickenberger (1910-1911) [10], etc.

6. *Les sources du troisième évangile,* dans la *Revue biblique,* 1895, p. 5-22; 1896, p. 5-38.

7. *Six leçons sur les Evangiles,* Paris, 1897, p. 61-70.

8. *Evangeliorum secundum Matthaeum, Marcum et Lucam Synopsis iuxta Vulgatam editionem cum Introductione de Quaestione Synoptica,* auctoribus A. Camerlynck et H. Coppieters, 1re éd., Bruges, 1908.

9. *Les évangiles synoptiques,* Paris, 1911, p. 45-65.

10. En 1910, 1re édition à Breslau de l'ouvrage qui prit plus tard le titre : *Kurzgefasste Einleitung in das Neue Testament,* dans les *Herders Theologische Grundrisse,* 5e et 6e édition, Fribourg, 1939, p. 72-79. — Du même auteur : *Biblische Zeitschrift,* 1911, p. 391-398 : *Das neue Dekret der Bibelkommission über das Mt-Evangelium und die sog. Zweiquellentheorie.*

Vint alors le décret de la Commission biblique du 26 juin 1912; M. Vaganay l'analyse avec pénétration (p. 27-29) et montre bien avec quelle prudence il a été rédigé « pour réserver l'avenir », tout en marquant le point essentiel vers lequel devait s'orienter la recherche exégétique catholique : la sauvegarde de l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu, son identité substantielle avec notre premier évangile grec.

Le décret de 1912 n'exerça pas d'influence paralysante sur les travaux catholiques; si la tâche constructive en ce sujet se ralentit considérablement après 1912, dans l'exégèse catholique comme dans l'exégèse indépendante, ce fut plutôt parce que la recherche de critique littéraire semblait avoir atteint la limite de ses possibilités; la *Formgeschichte,* inaugurée au lendemain de la première guerre mondiale (R. Bultmann, M. Dibelius, K. L. Schmidt, P. Albertz, G. Bertram, etc. [11]) se plaça désormais au premier plan; le « style oral » (M. Jousse [12]), les « procédés rabbiniques » d'enseignement et de transmission (p. ex. P. Fiebig, R. Pautrel [13]); le « rythme » des péricopes évangéliques (p. ex. C. F. Burney [14]), les « aramaïsmes » du Nouveau Testament (p. ex. M. Black [15]) furent également l'objet d'études plus poussées. Les progrès essentiels furent certainement l'étude plus approfondie du milieu de pensée juif [16] dans lequel appa-

11. Premiers travaux entre 1919 et 1922 : R. Bultmann, *Die Geschichte der synoptischen Tradition,* 1re édit., Goettingue, 1921; 2e, 1931; M. Dibelius, *Die Formgeschichte des Evangeliums,* 1re édit., Tubingue, 1919; 2e, 1935 (cfr *N.R.Th.,* 1936, p. 414-416); K. L. Schmidt, *Der Rahmen der Geschichte Jesu,* Berlin, 1919; P. Albertz, *Die synoptischen Streitgespräche,* Berlin, 1921; G. Bertram, *Die Leidensgeschichte Jesu und der Christuskult,* Goettingue, 1922; cfr aussi les travaux ultérieurs des mêmes auteurs et les nombreuses études sur la *Formgeschichte,* par exemple de : E. Fascher, 1924; O. Cullmann, 1925; M. Goguel, 1926; L. Koehler, 1927; Burton Scott Easton, 1928; C. H. Dodd, 1932; E. Florit, 1935; Ed. Schick, 1940 (cfr *N.R.Th.,* 1947, p. 160); L. J. McGinley, 1944 (*ibid.*); P. Benoit, 1946.

12. M. Jousse, *Etudes de psychologie linguistique. Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs,* Paris, 1924, et ses travaux subséquents.

13. P. Fiebig. Nombreux travaux pouvant éclairer le caractère littéraire et la transmission des discours ou paraboles de l'Evangile : par exemple *Die Gleichnisreden Jesu im Lichte der Rabbinischen Gleichnisse des neutestamentlichen Zeitalters,* Tubingue, 1912. — R. Pautrel, *Les canons du Mashal rabbinique,* dans *Rech. de Sc. relig.,* 1936, p. 5-45; 1938, p. 264-281.

14. C. F. Burney, *The Poetry of Our Lord. An Examination of the Formal Elements of Hebrew Poetry in the Discourses of Jesus Christ,* Oxford, 1925.

15. M. Black, *An Aramaic Approach to the Gospels and Acts,* Oxford, 1946.

16. Cfr les deux principaux ouvrages systématiques : G. Foot More, *Judaïsm in the first Centuries of the Christian Era. The Age of the Tannaim,* 3 volumes, Cambridge, Harvard University, 1re édit., 1927; J. Bonsirven, *Le Judaïsme palestinien au temps de Jésus-Christ,* 2 volumes, Paris, 1935. — Cfr le si précieux instrument de travail que constitue l'ouvrage de H. Strack et P. Billerbeck, *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch,* 5 volumes, Munich, 1922-1928. — Cfr également les nombreuses publications de textes juifs anciens, faites depuis 1912 : par exemple, la *Mischnah* sous la direction de Beer et Holtzmann, 1912 suiv.; le *Corpus Tannaiticum,*

rut le Christ, et l'analyse systématique, en un instrument de travail remarquable [17], de l'évolution théologique de chaque mot religieux du Nouveau Testament.

Quant à la *critique littéraire*, elle semble, chez les catholiques, avoir été guidée principalement par le souci de garantir l'influence fondamentale de l'évangile de l'apôtre Matthieu dans la narration synoptique, telle que l'affirment les plus anciens témoignages de l'Eglise primitive, telle que la rappelle le décret de la Commission biblique de 1912.

Deux directions différentes ont été prises par les exégètes catholiques [18] pour assurer ce résultat.

Les uns, restés fidèles, tout en les corrigeant en un point essentiel, aux principes de l'hypothèse des deux sources, maintiennent la dépendance de Matthieu grec et de Luc par rapport à Marc comme explication principale des similitudes de la triple tradition; ils admettent également qu'une autre source fonde les concordances entre Matthieu et Luc, indépendamment de Marc; mais cette source n'est pas, à leur avis, une simple collection de *logia*; c'est *un évangile, unissant discours et récits*, un *évangile apostolique*; et tout l'effort de leur critique sera de reconstruire conjecturalement, en se servant principalement de Matthieu grec, cet évangile araméen de l'apôtre Matthieu, ainsi que les essais de traduction grecque, complets ou partiels, que Papias a évoqués et qui ont pu parvenir à Luc comme à l'auteur du premier évangile.

Deux documents primitifs seraient ainsi à la base de la tradition synoptique : l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu, très tôt sans doute traduit en grec, source principale de notre Matthieu grec et ayant indirectement ou partiellement atteint Luc; l'évangile grec de Marc, écho de la prédication de Pierre. Telle est la construction que, sous des modalités diverses, envisagent un certain nombre d'exégètes catholiques, depuis les premières suggestions de Lagrange (*Revue biblique*, 1896, p. 26 suiv.) jusqu'aux conclusions récentes de A. Wikenhauser (1953) [19]; et il y aurait à rappeler en ce sens les travaux et

1917 suiv.; *Tosefta* depuis 1933 et *Midraschim des Tannaïtes* depuis 1922, tous deux sous la direction de G. Kittel et K. H. Rengstorf; cfr *N.R.Th.*, 1936, p. 84, 772, 1172; 1938, p. 738.

17. *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, commencé par G. Kittel, Stuttgart, en 1932 et comptant jusqu'ici cinq volumes achevés : dernier mot étudié (1954) : παχύνω.

18. Les limites nécessaires d'un article de revue et le but précis de ce travail (marqué par son titre) nous amènent à n'envisager ici directement que les *positions catholiques*, et, parmi elles, seulement celles qui se placent sur le terrain de la *critique littéraire* (dépendance mutuelle et recherche des sources). Nous laisserons donc entièrement de côté des questions que nous considérons comme importantes, p. ex. *la Formgeschichte*.

19. *Einleitung in das Neue Testament*, Fribourg, Herder, 1953, XVI-420 p. § 26, *Die synoptische Frage*, p. 162-182, avec ses conclusions personnelles, p. 180-182 : 1°) notre Matthieu grec dépend de Marc; 2°) Luc dépend également

essais de solution, postérieurs à 1912, de A. Camerlynck et H. Coppieters (1921, 1931 : éditions subséquentes de leur synopse) [20], J. Huby (1924, 1929) [21], H. J. Vogels (1925) [22], J. Sickenberger (1925; 1938) [23], J. Schmid (1930; 1938 suiv.) [24], M. Meinertz (1932; 1950) [25].

Tout autre est la direction prise par un second groupe d'exégètes catholiques, direction qui vient d'atteindre son expression la plus achevée dans le volume de M. Vaganay : elle va à mettre *l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu,* non plus seulement à la base de l'évangile grec de Matthieu et, partiellement, de Luc, mais *à la base de toute la tradition synoptique* : cet évangile, traduit en grec, a été *utilisé* comme source non seulement par Matthieu grec, mais également par Marc (très fidèlement) et par Luc. Déjà H. J. Cladder (1919) [26] avait assimilé l'évangile araméen de Matthieu et l'évangile oral de Pierre et tâché de démontrer que l'ordre de l'évangile araméen de Matthieu avait déterminé l'ordre de l'évangile de Marc; Lagrange, dans son com-

---

de Marc; 3°) notre Matthieu grec et Luc sont indépendants l'un de l'autre, mais dépendent d'une source commune différente de Marc; 4°) cette source commune contenait principalement, mais pas exclusivement, des discours; son contenu coïncidait pour une petite part avec celui de l'évangile de Marc (Histoire du Baptême, Tentation, Envoi des douze, paraboles, discours sur Beelzebul); il semble qu'elle soit chronologiquement antérieure à Marc; 5°) cette source commune était la traduction grecque de l'œuvre araméenne de l'apôtre Matthieu. — Cfr aussi du même auteur en 1931 dans la *Römische Quartalschrift,* Bd. 39, p. 43-61, l'article : *Zur synoptischen Frage* (à propos des commentaires de Lagrange sur les 3 synoptiques).

20. Troisième édition en 1921 ; 4e en 1931 sous le seul nom de A. Camerlynck.

21. Cfr surtout : *Recherches de Science religieuse,* 1924, p. 78-94 : *Bulletin d'exégèse du Nouveau Testament. Autour de la question synoptique*; et *L'évangile et les évangiles,* 1re édit., Paris, 1929, p. 55-64.

22. H. J. Vogels, *Grundriss der Einleitung in das Neue Testament,* Münster, 1925.

23. Cfr, supra, l'*Einleitung in das Neue Testament,* 5e-6e édit., 1939, avec des conclusions, p. 75-79, identiques pour l'essentiel à celles de Wikenhauser : notre Mt. grec et Luc dépendent de Marc et d'une autre source (*Q*), qui ne contient pas seulement des discours et paroles de Jésus mais aussi « la prédication de Jean-Baptiste, la tentation de Jésus, la guérison à distance du serviteur du centurion de Capharnaum », dont le contenu coïncidait en partie avec celui de l'évangile de Marc, et qui, très probablement, doit être identifiée avec l'œuvre araméenne de l'apôtre Matthieu dont parle Papias. — Cfr aussi du même auteur dans la *Biblische Zeitschrift,* 1933, p. 1-8 : *Drei angebliche Hinweise auf die Matthäuspriorität,* où il veut rejeter trois indices allégués pour la priorité de Matthieu sur Marc dans Mt., XIII, 8 et 23 comparés à Marc, IV, 8 et 20; Mt., XXII, 36 et Mc, XII, 28; Mt., XIX, 18 et Mc, X, 9.

24. J. Schmid, *Matthäus und Lukas,* Fribourg, 1930 (pour prouver l'indépendance mutuelle de notre évangile grec canonique de Matthieu et de celui de Luc). — Commentaires des évangiles synoptiques dans le *Regensburger Neues Testament* : Marc, 1938; Luc. 1940; Matthieu, 1948.

25. M. Meinertz, *Einführung in das Neue Testament,* 4e édit., Paderborn, 1932 (les 3 premières étaient en continuation de l'œuvre d'Aloys Schaefer); 5e, 1950. Cfr p. 202-215 (avec insistance de l'auteur sur les obscurités qui subsistent).

26. *Unsere Evangelien.* I. *Zur Literaturgeschichte der Evangelien,* Fribourg, 1919 ; chapitre V : *Die Vorstufen unserer ersten Evangelien.*

mentaire de saint Matthieu (1re éd., 1923), admit également que la catéchèse orale de Pierre à Jérusalem avait été le fondement de la catéchèse écrite de l'apôtre Matthieu, et qu'ainsi, en mettant par écrit la catéchèse de Pierre à Rome, restée semblable à celle de Jérusalem, Marc se trouva coïncider à maintes reprises avec l'évangile grec de Matthieu [27]; Lagrange concédait du reste que Mt grec connut et utilisa l'évangile de Marc. Le même souci de la prédominance de l'évangile de Matthieu inspira les travaux de Dom Chapman et de Dom Butler : d'après ce dernier, c'est l'évangile grec de S. Matthieu qui est la source de Marc, et non vice versa, et c'est le même évangile grec de saint Matthieu qui a été connu et utilisé par Luc : gageure historique que, nous l'avons dit, M. Vaganay rejette nettement, comme nous-même.

La même tendance à donner à l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu la première place dans la tradition synoptique s'affirme, de façon de plus en plus décidée en même temps que scientifique et technique, dans les articles de Mgr Cerfaux [28] et de M. Vaganay [29] dans la *Revue biblique* et les *Ephemerides theologicae Lovanienses* : c'est Matthieu araméen (plus tard repris dans Matthieu grec) qui explique l'évangile de Marc, et rend compte de l'ordonnance et de la succession de ses péricopes; les deux auteurs pensent retrouver dans Marc même des indices d'un ordre plus ancien, qui se trahit en son exposé dans les passages mêmes où il s'en écarte volontairement. M. Vaganay, après la série de cours qu'il donna à Louvain en 1951, après ses articles de la *Revue biblique* et des *Ephemerides theologicae Lovanienses,* se décida à publier le résultat de recherches poursuivies durant tant d'années.

Ce qui frappe d'emblée dans l'ouvrage de M. Vaganay, c'est la complexité de la solution proposée, répondant du reste à la complexité du problème. Comme Mgr Cerfaux l'a formulé très heureusement (préface de l'ouvrage : p. V en bas), la « nouveauté révolutionnaire » de l'ouvrage, c'est de mettre l'évangile araméen de l'apô-

---

27. *Evangile selon saint Matthieu,* 1re édit., 1923, Introduction, chapitre III, *Critique littéraire,* dès la p. XLI et passim au cours de ce chapitre.

28. L. Cerfaux. L'ouvrage : *La voix vivante de l'Evangile au début de l'Eglise,* Tournai, 1946, p. 44-45, 57-60, 74-75, 87-88; articles : *La probité des souvenirs évangéliques,* dans *Ephem. theol. Lov.,* 1927, p. 13-28; *L'histoire de la tradition synoptique d'après Rudolf Bultmann,* dans la *Rev. d'Hist. eccl.,* 1932, p. 582-594; *A propos des sources du IIIe évangile : proto-Luc ou proto-Matthieu,* dans *Eph. theol. Lov.,* 1935, p. 5-27 (en cet article, l'auteur tentait de remonter à l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu par les passages communs à notre Matthieu canonique et à Luc indépendamment de Marc; il n'y présentait pas encore la thèse de l'influence de cet évangile araméen sur Marc). *La mission de Galilée dans la tradition synoptique, ibid.,* 1951, p. 369-389; 1952, p. 629-647 (ici l'auteur expose et défend la thèse décrite ci-dessus dans notre texte).

29. L. Vaganay, *L'absence du sermon sur la montagne chez Marc. Essai de critique littéraire,* dans *Revue biblique,* 1951, p. 5-46; *La question synoptique,* dans *Eph. theol. Lov.,* 1952, p. 238-256.

tre Matthieu à la base de *toute* la tradition synoptique, *tout particulièrement de l'évangile de Marc* : l'évangile primitif de Matthieu, *dans une traduction grecque littérale ancienne* (traduction que M. Vaganay désigne par le sigle : *Mg*), a été *la source première fondamentale* des trois évangiles synoptiques : notre Matthieu canonique en est « à beaucoup d'égards le meilleur représentant » (Vaganay, p. 196) ; Marc en est étroitement dépendant « au point de vue de l'ordonnance des matériaux » (p. 160-164), « au point de vue du contenu » (p. 164-171), « au point de vue de la forme » (p. 172-174), tout en étant en même temps dépendant de la catéchèse orale de Pierre à Rome (sigle : *Pi*) ; Luc, enfin, tout en ayant « pour source principale Marc », a eu « *Mg* pour source secondaire » (p. 313), si bien que les rares *accords positifs* (p. 226) et les nombreux *accords négatifs* que M. Vaganay relève entre notre Matthieu canonique et Luc s'expliquent parce que, dans ces cas, tous deux dépendent de *Mg* et non de Marc. Ici évidemment est le point crucial de la thèse : pour que les *accords négatifs* de notre Matthieu grec canonique et de Luc par rapport à Marc (= omissions par tous deux, aux mêmes endroits, d'un même détail concret de Marc) s'expliquent par *Mg*, là où les similitudes avec Marc sont par ailleurs si étroites, il faut logiquement que *Mg* et *Marc* soient *extrêmement semblables* et que le rôle de Marc, en ces passages, ait consisté seulement à insérer de-ci de-là un trait pittoresque (emprunté au récit de Pierre) dans sa transcription presque littérale de cette source *Mg*. C'est à ce point particulièrement que nous aurons à revenir, pour présenter à M. Vaganay nos difficultés.

A cette thèse centrale de sa solution, M. Vaganay joint d'autres thèses importantes. Nous nous bornons à en rappeler deux points principaux que nous aurons à étudier de plus près.

D'abord M. Vaganay, avec les partisans de l'hypothèse des deux sources, admet que notre Matthieu grec canonique connaît et utilise Marc, d'où, conclut-il, p. 227 « on est le plus souvent dans l'embarras pour dire si Mt (= notre Matthieu grec canonique) a puisé tel élément dans Marc ou dans *Mg* » ; personnellement, toutefois, il croit l'influence de *Mg* sur notre Matthieu grec canonique plus fréquente que celle de Marc ; quant à Luc, comme nous l'avons noté ci-dessus, il utilise Marc comme source principale, et *Mg* seulement comme source secondaire.

Ensuite, après un examen très attentif et très pénétrant des textes, M. Vaganay juge devoir conclure que « certaines ressemblances entre Mt et Lc ne peuvent être expliquées que s'ils ont puisé à une seconde source (*S* en araméen ; *Sg* en grec), supplémentaire du Matthieu araméen ». Ce qu'il y a d'original dans cette thèse et ce qui la distingue nettement de la thèse classique de la seconde source synoptique (la « Quelle » : *Q*), c'est que 1°) M. Vaganay détermine l'intervention de cette source exclusivement sur la base du long passage indépendant de

Luc : IX, 51 à XVIII, 14, que l'on avait si malheureusement appelé jadis « la grande interpolation » et que M. Vagany intitule : « Le livret hors série de Luc » ; *seuls dépendent de Sg ces passages IX 51 - XVIII 14 de Luc et les passages parallèles de notre Matthieu grec canonique* ; quant à l'autre passage inséré indépendamment par Luc dans le cadre synoptique : Luc VI 20 - VIII 3 et quant aux détails ajoutés par Luc et Matthieu au récit de Marc du baptême de Jésus et de la tentation (dans Luc III 1 à IV 13), passages attribués à *Q* dans l'hypothèse des deux sources, M. Vaganay les fait dépendre de *Mg* : c'est Marc qui, ici, a omis volontairement ces discours, contenus dans sa source *Mg* ; 2°) M. Vaganay voit dans *S* une sorte de supplément, rédigé très tôt, à l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu et plus ou moins disposé selon l'ordre même de cet évangile ; traduit en grec, il servit de base à Luc pour composer son « livret hors série » ; il fut, par notre Matthieu grec, réparti, à travers son évangile, dans les endroits où précisément il complète, supplémente les discours de l'évangile araméen, les discours de *Mg*.

Ainsi se précise le point qui fait l'objet de cet article : entre ces deux directions contemporaines de l'exégèse catholique, ayant toutes deux en vue de remettre à sa vraie place — dans la formation de la tradition synoptique et tout particulièrement de notre évangile canonique grec de Matthieu — l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu, quelle est celle qui semble avoir le plus de chances d'être dans la voie de la vraie solution, qui semble le mieux répondre aux indications des textes : est-ce celle qui croit pouvoir rejoindre l'évangile araméen *en partant des passages communs à notre Matthieu grec et à Luc indépendamment de Marc* (donc en partant de *Q*) ou est-ce celle qui croit pouvoir le rejoindre *en partant des trois synoptiques à la fois*, en posant l'évangile araméen, traduit en grec (*Mg*), comme *source fondamentale* non seulement de notre Matthieu canonique et de Luc, mais *aussi de l'évangile de Marc?*

C'est là un problème de *pure critique littéraire*, à étudier à la lumière des faits : *faits de critique externe* : à savoir les témoignages les plus anciens de l'Eglise primitive (nom très anciennement attesté de l'auteur de notre premier évangile canonique, témoignages de Papias, Irénée, etc.) et *faits de critique interne* : étude comparative des textes synoptiques (contenu des évangiles, plan, similitudes des mots et tournures) sous leur forme grecque actuelle, aussi bien que dans les archaïsmes ou aramaïsmes qui peuvent se retrouver en eux. Du point de vue apologétique et ecclésiastique, la recherche est inspirée des deux côtés par un même sens profond de la valeur historique de la tradition synoptique et par une même conviction de l'importance du témoignage de l'apôtre Matthieu, aussi bien que par le même respect des décisions ecclésiastiques de 1911 et 1912. Notre discussion sera donc purement historique et littéraire, comme elle doit l'être.

II

Tous ceux qui ont étudié la question synoptique connaissent les *modalités* et les *arguments habituels* de l'hypothèse des deux sources, *profondément remaniée et complétée,* telle que la proposent, sous des formes diverses, depuis une soixantaine d'années, un certain nombre d'exégètes catholiques. Il est nécessaire toutefois d'en rappeler ici *sommairement* les points essentiels; on nous permettra de le faire de façon *personnelle,* sans prétendre en détailler les multiples nuances selon les auteurs, mais en présentant très simplement ce qui nous a paru de plus en plus se dégager avec le plus de vraisemblance de la comparaison des textes.

Les *modalités* d'abord. L'hypothèse des deux sources (qu'elle soit celle de C. H. Weisse ou de C. G. Wilke en 1838, ou de B. Weiss et H. J. Holtzmann, vers 1880, ou de P. Wernle et J. C. Hawkins en 1899, ou des catholiques qui y adhérèrent partiellement depuis 1896 jusqu'à nos jours[30]) s'établit toujours sur une *même première base* : *notre* évangile de Marc fut *une* source de notre évangile canonique grec de S. Matthieu et de l'évangile de Luc. Nous reviendrons sur les preuves de cette première affirmation, de cette première « *constatation* » : mais une fois ce point de départ admis, l'historien se trouve engagé, qu'il le veuille ou non, dans « l'engrenage » de la question synoptique; il ne peut plus se dérober à la nécessité d'« hypothèses » diverses pour expliquer les autres aspects de la formation des évangiles synoptiques.

La seconde affirmation — mais qui ici ne peut plus se prétendre une simple « constatation », puisqu'un élément en cause fait défaut et ne peut plus être « constaté » mais seulement « déduit », « conclu » — est, on le sait, la position d'une « seconde source », *Q*, expliquant les passages parallèles de notre Matthieu canonique et de Luc indépendamment de Marc. C'est ici que s'élaborent les *remaniements essentiels,* présentés par divers exégètes catholiques ou protestants, pour remédier au simplisme historique et littéraire d'une source *Q* comprenant *seulement* les passages parallèles de notre Matthieu cano-

30. C. H. Weisse et C. G. Wilke furent en 1838, indépendamment l'un de l'autre, les principaux initiateurs de l'hypothèse des deux sources. L'adhésion que donnèrent en 1863 à cette hypothèse trois exégètes allemands de grand renom, H. J. Holtzmann, C. von Weizsäcker et B. Weiss, assura à celle-ci son prestige et sa rapide diffusion. L'abandon par H. J. Holtzmann, vers 1880, de l'hypothèse secondaire du Proto-Marc unifia et clarifia le développement ultérieur de la théorie. Dignes d'une mention particulière apparaissent, dans l'histoire de la question synoptique, les ouvrages de P. Wernle, *Die synoptische Frage,* Fribourg et Leipzig, 1899, et J. C. Hawkins, *Horae synopticae,* Oxford, 1899, à cause de la richesse de leurs observations personnelles et de la clarté pédagogique de leur présentation.

nique et de Luc, pour remédier aussi à l'abandon imprudent des affirmations si nettes de la plus ancienne littérature chrétienne, considérant notre premier évangile grec canonique comme évangile de l'apôtre Matthieu. Ces remaniements essentiels consistent à faire de la source *Q un point de départ vers une conclusion ultérieure, consistent à partir de Q pour rejoindre — directement ou indirectement — l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu.*

Cet effort de rapprochement entre *Q* et l'évangile araméen comporte, nous semble-t-il, *deux étapes constructives successives* : la première fondée sur *la critique interne*; la seconde *s'appuyant surtout sur la critique externe,* sur les témoignages les plus anciens de l'Eglise primitive.

La première étape est classique, déjà suggérée par Harnack dans ses *Sprüche und Reden Jesu* (1907) et maintes fois reprise depuis lors, en de nombreux travaux, par exemple — sous certains aspects — dans l'article (déjà cité ci-dessus) de Mgr Cerfaux « A propos des sources du troisième évangile : proto-Luc ou proto-Matthieu? ». Elle consiste à reconstruire hypothétiquement la source *Q* sur la base des passages parallèles de Matthieu et de Luc indépendants de Marc [31] : on constate d'abord que ces passages parallèles non-marciens de Mt canonique et de Luc semblent se retrouver dans les deux évangiles à peu près aux mêmes places; et cela déjà suggère *un document écrit,* ayant une certaine unité : on constate également que ce document ne comprenait pas seulement des discours de Jésus mais aussi des faits; on constate que maintes similitudes sont si étroites, si littérales, que cette source a dû être accessible aux deux évangélistes *en langue grecque*; on *entrevoit* enfin un contenu *minimum* de cette source conjecturale : donnons-en à titre de spécimen une première idée, encore sommaire [32], en choisissant dans Lc, III-X un certain nombre d'épisodes ou de discours qui semblent venir de *Q* et se succéder, selon un même ordre, dans les deux évangiles de Matthieu et de Luc :

Jean-Baptiste et baptême de Jésus : Mt., III, 1-17 (combine Mc et *Q*); Lc, III, 3-22 (*Q* mais combiné parfois avec Mc); — Tentation de Jésus : Mt., IV, 1-11 (*Q* sauf IV, 11 emprunté à Marc); Lc, IV, 1-13 (*Q*). — Choix des douze et introduction au sermon sur la montagne (conjecture assez vraisemblable) : Lc, VI, 12-16 et 17-19; Mt., IV, 23-25 et X, 1-4. — Sermon sur la montagne : *provisoirement* nous n'envisageons que les passages parallèles entre Matthieu et Lc dans

31. Ceci évidemment étant donné la première conclusion : *Marc* source de notre Matthieu canonique et de Luc. Si, avec M. Vaganay, on rejette pour l'essentiel cette première conclusion, on envisagera tout autrement les démarches subséquentes.

32. Nous visons seulement à suggérer la *méthode* de reconstruction, dans ses lignes essentielles, sans chercher ici à reconstruire scientifiquement *Q*, comme *ont* tâché de le faire par exemple Harnack (*o.c.*, 1907); G. H. Müller, *Zur Synopse,* Goettingue, 1908; J. C. Hawkins, dans *Studies in the Synoptic Problem* (W. Sanday), 1911, p. 76-94 et B. H. Streeter (*ibid.*), p. 139-164 et p. 185-208, W. Bussmann, *Synoptische Studien,* Heft II, 1929 (cfr *N.R.Th.*, 1930, p. 347), et beaucoup d'autres.

Mt., V-VII et Lc, VI, 20-49. — Guérison du serviteur du centurion de Capharnaum : Mt., VIII, 5-13; Lc, VII, 1-10. — Question de Jean-Baptiste et réponse de Jésus : *provisoirement* seulement : Mt., XI, 2-19 et Lc, VII, 18-35. — Double (triple?) proposition de suivre Jésus : Mt., VIII, 19-22; Lc, IX, 57-62. — Instruction à des disciples en vue d'une mission et déclarations de Jésus à leur retour : textes dans Lc, X, 1-24; Mt., X passim et XI, 25-27. — Accusation d'intervention de Beelzebul et réponse de Jésus : Mt., XII, 22-30, 38-45; Lc, XI, 14-32.

Ce qui est peut-être plus important que la reconstruction conjecturale de *Q*, c'est de remarquer, à la lumière de la critique interne, la *manière* dont notre Mt canonique et Luc semblent bien se servir de *Q* et de Marc.

Matthieu *combine* fréquemment Marc et *Q* :

La prédication de Jean-Baptiste et le baptême de Jésus seront décrits *en joignant* les détails fournis par Marc et les détails venant de *Q*. Dans le récit de la tentation de Jésus, il ajoutera l'indication de Marc, I, 13 à la fin de son exposé, emprunté à *Q*. Si l'épisode du possédé de Capharnaum (Mc, I, 21-38) a été laissé de côté, pour des raisons faciles à déterminer (toute la première journée de Capharnaum étant omise), la réflexion faite dans Marc, I, 22 ne sera pas perdue et réapparaîtra Mt., VII, 28-29 «ἐξεπλήσσοντο οἱ ὄχλοι ἐπὶ τῇ διδαχῇ αὐτοῦ· ἦν γὰρ διδάσκων αὐτοὺς ὡς ἐξουσίαν ἔχων, καὶ οὐχ ὡς οἱ γραμματεῖς αὐτῶν.». Même combinaison de Mc et *Q* dans le discours aux apôtres (Mt., X, 9-16), dans la réponse à l'accusation d'action par Beelzebul (Mt., XII, 25-37), dans la parabole du grain de sénevé (Mt., XIII, 31-32 combinant Mc, IV, 30-32 et *Q* apparaissant dans Lc, XIII, 18-19), dans le discours communautaire (Mt., XVIII, 1-9), etc. M. Vaganay admet lui aussi ce procédé de Matthieu lorsqu'il s'agit de la source *Sg* et donne plusieurs exemples (par exemple p. 123 suiv.) de ce qu'il appelle les « doublets condensés propres à Mt. [33] ».

Au contraire Luc en général se sert *successivement* de ses sources; s'il suit Marc de très près de IV, 31 à 44 et de V, 12 à VI, 11, sans intervention de *Q*, et, plus tard (avec des omissions notables) de VIII, 4 à IX, 50, il abandonne Marc complètement de VI, 20 à VIII, 3, et l'abandonnera de nouveau de IX, 51 à XVIII, 14.

Tous ces faits sont bien connus de quiconque a étudié quelque peu la question synoptique; nous devions toutefois les rappeler pour pouvoir présenter à M. Vaganay non pas seulement des difficultés négatives, mais aussi un essai différent d'hypothèse positive et constructive.

La *seconde étape* de l'étude de *Q* est de *critique externe* : elle s'ap-

33. On sait que l'indice des « doublets » est un des grands arguments pour l'hypothèse des deux sources; M. Vaganay le met parfaitement en valeur p. 122-126, mais en limitant son application aux passages contenus dans Lc, IX, 51-XVIII, 14; nous croyons devoir étendre son application à d'autres passages : prédication de Jean-Baptiste; choix des douze et préparation au sermon sur la montagne; etc., de même que nous rattachons à la *Quelle*, comme nous le disons ci-dessus, le plus grand nombre des épisodes de Luc, VI, 20-VIII, 3. Le maintien de la *Quelle* intégrale semble, sous certains aspects, plus logique que sa limitation à Luc, IX, 51-XVIII, 14.

puie sur les témoignages les plus anciens de l'Eglise primitive. Quelle que soit la reconstruction que l'on tente de la source *Q* par la critique interne, on rencontre maints points d'interrogation, insolubles par cette voie [34] :

La comparaison des textes de Mt. et de Lc indépendants de Mc fait découvrir *d'une part* des passages presque littéralement identiques (par exemple Mt., III, 7-10 et 12 et Lc, III, 7-9 et 17; Mt., VII, 3-5 et Lc, VI, 41-42; Mt., VII, 7-11 et Lc, XI, 9-13; Mt., VIII, 9-10 et Lc, VII, 8-9; Mt., XI, 4-11 et Lc, VII, 22-28; Mt., XI, 16-19 et Lc, VII, 31-35 avec toutefois la différence intéressante du dernier verset; et ainsi de suite à travers les deux évangiles) et *d'autre part* des passages sensiblement différents, par exemple, rien que dans le sermon sur la montagne [35] de Mt. : Mt., V, 3-12 et Lc, VI, 20-23 suivi chez Luc de 24-26; Mt., V, 38-42 et Lc, VI, 29-30; Mt., V, 43-48 et Lc, VI, 27-28, 32-36 avec rythme différent; Mt., VI, 9-15 (le Pater) et Lc, XI, 2-4 : cela suggère-t-il une certaine liberté de transcription dans les divers exemplaires de cette source ou une certaine liberté d'adaptation chez les deux évangélistes? — Semblable comparaison de textes peut aboutir sans doute à fixer un *minimum* de contenu de la source en question, mais ne permet *aucune* conclusion sur *son étendue* réelle; la source peut n'être pas parvenue intégralement à un des évangélistes; peut-être aussi certaines omissions volontaires ont-elles été pratiquées pour des motifs divers par les évangélistes. — L'étroitesse, la littéralité grecque d'un nombre assez important de similitudes dans les deux évangiles suggère une *source grecque*; mais sous le texte grec certains indices (aramaïsmes; mode juif de présentation, etc.) suggèrent un texte araméen primitif.

Nous ne pouvons exposer ici les multiples hypothèses présentées depuis soixante ans pour *deviner* par la critique *interne* ce que fut *originairement* la *Quelle Q* [36]. La part conjecturale y est du reste prédominante; il n'y a plus guère d'espoir de parvenir par cette voie à un résultat définitif.

Mais, depuis les débuts de l'étude de la question synoptique (déjà dès 1863 avec les travaux de B. Weiss), l'attention a toujours été fixée sur la possibilité de joindre critique interne et critique externe *en identifiant la source Q — directement ou indirectement — avec l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu.* Si, aussi loin que les affirmations des plus anciens écrivains du IIe siècle et des titres indiqués dans les manuscrits et les versions (par exemple les citations de saint Cyprien « kata Matthaion » pour sa version latine) nous permettent de remonter, notre premier évangile grec canonique est attribué à

---

34. Nous nous excusons de rappeler ces points d'interrogation, bien connus de tous ceux qui ont étudié la question synoptique; mais la formation de nos évangiles canoniques comporte un intérêt qui dépasse le groupe des spécialistes; et la clarté de l'exposé nous semble exiger un rappel, au moins sommaire, des arguments classiques essentiels.

35. M. Vaganay, comme nous le verrons, rapporte le sermon sur la montatagne à *Mg* et non à *Q*; mais dans un cas comme dans l'autre, la difficulté reste la même.

36. Rappelons entre autres les hypothèses de B. H. Streeter, *The four Gospels*, 1re éd., Londres, 1924; W. Bussmann (cité ci-dessus), 1929; G. D. Kilpatrick, *The Origins of the Gospel according to St Matthew*, Oxford, 1946, etc., etc.

l'apôtre Matthieu, c'est que, dès la première moitié du IIe siècle, cet évangile était regardé comme représentant, au moins pour l'essentiel, « substantiellement », l'évangile araméen de l'apôtre, ce que nous confirme la fameuse déclaration du presbytre cité par Papias [37]; cette déclaration permet de supposer en outre divers essais de traduction grecque de cet ancien document.

Si Marc est réellement *source* de notre Matthieu grec canonique, le seul moyen de rejoindre critique interne et critique externe, dans le cadre de cette hypothèse des deux sources remaniée, est, selon la formule employée ci-dessus, de prendre Q comme point de départ *vers* l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu, de rechercher s'il est possible d'aboutir par là à rapprocher de si près notre Matthieu grec et Matthieu araméen, que l'identification, faite si clairement au IIe siècle, devienne historiquement compréhensible.

Il serait impossible, dans le cadre d'un simple article de revue, d'exposer *in extenso* cet effort de reconstruction; essayons du moins de préciser trois éléments successifs d'une reconstruction possible :

D'abord (1er élément) cette source, sur la base des textes parallèles de Matthieu et de Luc indépendamment de Marc, laissera apparaître *une structure d'évangile*, s'ouvrant par la mission du Baptiste, le baptême de Jésus, se continuant par la tentation, le choix des douze, le « sermon sur la montagne », la guérison du serviteur du centurion de Capharnaum, la question de Jean-Baptiste, un discours d'envoi en mission, la discussion sur Beelzebul, etc. (cfr ci-dessus, p. 698).

Mais (2e élément), puisque c'est dans Mt. grec que les témoignages les plus anciens retrouvent l'évangile araméen, c'est *sur la base de notre Mt. grec* que nous avons à tenter ultérieurement la reconstruction envisagée : n'est-ce pas à l'évangile araméen qu'il faut faire remonter *maints passages, propres à notre Matthieu canonique, qui n'ont de parallèle ni dans Luc ni dans Marc* : par exemple *maints passages propres à Matthieu du sermon sur la montagne* : entre autres, pour nous borner aux plus saillants, Mt., V, 17-20 : Jésus et la loi ancienne; V, 21-26 la charité plus parfaite de la Loi nouvelle; V, 27-30 la convoitise coupable; 33-37 les serments; VI, 1-4; 5-8; 16-18 aumône, prière, jeûne, les trois devoirs classiques de la piété juive. Luc peut avoir omis certains de ces passages à cause de leur caractère juif trop accentué, intéressant moins les convertis de la gentilité; mais il peut aussi ne les avoir pas connus. Ignorant tout des transcriptions et traductions de l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu, nous sommes sur un terrain plus sûr en nous laissant guider ici par l'identification si ancienne de Matthieu grec et de Matthieu araméen plutôt que par le fait des silences de Luc; ce qui importe c'est de constater l'*homogénéité* entre ces passages propres à Matthieu et ceux qui ont un parallèle chez Luc; or, ils apparaissent tous de caractère et de tendance identiques : les rapporter à une même source n'a rien, historiquement, d'invraisemblable.

On poursuivra la même reconstruction à *travers d'autres discours de notre Mt. canonique* : discours aux apôtres : Mt., X, 5-8; 17-25; 40-41; certains passages du discours sur Beelzebul XII n'ayant pas de parallèle dans Luc; paraboles propres à Matthieu (XIII, 24-30; 36-43; 44-46; 47-50; 51-52); on se

37. Inutile de refaire ici, une fois de plus, l'exégèse de ce texte (Eusèbe, *Hist. Eccl.*, III, XXXIX, 15-16); le texte est analysé par Vaganay, p. 51-54, 85-86 et 196-197.

demandera si la confession de Pierre n'était pas racontée dans Matthieu araméen, suivie chez lui de la promesse de la primauté [38], tandis que chez Marc elle était suivie de la prédiction des souffrances du Messie : selon son habitude Matthieu grec aurait *combiné* les deux traditions en une seule. On rapportera à la même source les passages propres à Matthieu dans le discours communautaire XVIII, 15-20; 23-35 et ainsi de suite dans les discours de Mt. grec jusqu'à la dernière Cène.

Une fois qu'on a constaté ces *combinaisons des deux sources* chez Matthieu (par exemple dans des exemples caractéristiques comme Mt., XIII, 31-32 s'inspirant à la fois de Mc, IV, 30-32 et d'un texte de *Q* se retrouvant dans Luc, XIII, 18-19), on réalise ce qu'a de naturel psychologiquement et de vraisemblable historiquement ce procédé, à la fois respectueux des textes anciens et libre dans sa manière, qui caractérise notre Matthieu canonique. Les indices, les preuves de ces *combinaisons* sont nombreux et peu à peu imposent à l'esprit la conviction de l'existence de *deux sources à combiner*.

Un troisième élément d'une reconstruction possible sur la base de notre Mt. canonique est le suivant : outre les passages parallèles à Mt. et à Luc indépendamment de Marc, outre les passages propres à Mt. homogènes aux passages ayant un parallèle chez Luc, n'y a-t-il pas lieu de se demander si l'évangile araméen ne contenait pas des *récits d'événements de la vie de Jésus racontés également par Marc*? A priori c'est vraisemblable, Pierre et Matthieu ayant été tous deux témoins des mêmes faits et la catéchèse orale primitive ayant dû probablement s'alimenter de la mise en commun de nombreux souvenirs apostoliques et enrichir ainsi la prédication future de chaque apôtre de l'apport des autres [39]. Or, en fait, dans certains miracles de Jésus racontés à la fois par notre Matthieu canonique et par Marc, il y a des dissemblances — à côté de ressemblances — qui ont exercé l'ingéniosité de plus d'un exégète. Le problème ainsi posé ne sera-t-il pas plus d'une fois résolu si l'on admet que ce miracle s'était trouvé dans l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu (et dans ses traductions grecques) aussi bien que dans Marc? C'est du premier que dépendrait ici principalement notre Matthieu canonique, plus que du second.

Mettons au concret cette explication par un ensemble d'exemples tirés de Mt., VIII-IX. Nous considérons — avec beaucoup d'exégètes — que ces deux chapitres, dans notre Matthieu canonique, ont pour but de présenter une sorte de synthèse, en un choix d'exemples, de l'activité thaumaturgique de Jésus. Le Maître est représenté comme *enseignant* et comme *guérissant* (διδάσκων docens et θεραπεύων sanans, annoncés IV, 23 et répétés IX, 35 : inclusion sémitique) : l'enseignement = Mt., V-VII : sermon sur la montagne; le ministère des guérisons miraculeuses = VIII-IX consistant en 3 séries de 3 épisodes miraculeux, séparés par des épisodes de transition. Pour former ces chapitres VIII-IX, il nous semble clair que notre Matthieu canonique s'est servi de

38. Plusieurs exégètes récents insistent sur le *lien naturel* entre la profession de foi de Pierre (tu es Christus...) et la réponse de Jésus (tu es Petrus...) : cfr par exemple R. Bultmann, *Gesch. der syn. Tradition*, 2e éd., p. 277; W. Michaelis, *Das Evang. nach Matthäus*, 2e partie, 1949, p. 339.

39. Nous cherchons à dessein une formule assez générale pour ne pas compromettre la solidité de la recherche synoptique par des conjectures invérifiables sur la catéchèse apostolique. Pour notre part, nous nous défions de conjectures qui, assimilant la catéchèse de Pierre à Rome à la catéchèse de Pierre à Jérusalem et cette catéchèse de Pierre à Jérusalem à la rédaction araméenne de Matthieu, veulent expliquer par là les rapports de ressemblance entre Marc et notre Matthieu canonique. N'est-ce pas conduire la recherche à rebours? C'est la *rédaction évangélique* qui nous mènera à l'intelligence de la catéchèse primitive, nous faisant passer du plus connu au moins connu, et non vice versa.

Marc, tout particulièrement de Mc, I, 29-31; 32-34; 40-45; II, 1-12; 13-17; 18-22 (et en Mt., XII, 1 il reprendra Marc exactement à II, 23, pour le suivre désormais plus fidèlement); il semble clair aussi qu'il se sert de Q : le serviteur du centurion de Capharnaum (Mt., VIII, 5-13 = Luc, VII, 1-10), les deux disciples qui veulent le suivre (Mt., VIII, 18-22 = Lc, IX, 57-60). Or, voici que, parmi les miracles ici présentés, certains se trouvent chez Marc aux chapitres IV et V, mais avec des différences assez sensibles du récit de Matthieu (Marc, V, 1-20; Mt., VIII, 28-34 : deux possédés chez Mt. au lieu d'un; Gadaréniens au lieu de Géraséniens; récit de Matthieu beaucoup plus court); résurrection de la fille de Jaïre (Mc, V, 21-43; Mt., IX, 18-26 : chez Mt. la petite fille est présentée comme morte dès le début; chez Mc le père apprend sa mort pendant sa conversation avec le Maître; ici aussi le récit de Mt. est beaucoup plus court). Beaucoup supposent que c'est à Marc, IV, 35-41; V, 1-20; V, 21-43 que Mt. doit ses récits de la tempête apaisée, de la libération des possédés de Gadara, de la résurrection de la fille de Jaïre; selon son habitude il aurait abrégé les longs récits de Marc et simplifié les détails (mort de la fille de Jaïre au lieu de : maladie, puis mort). C'est possible; mais n'est-il pas plus vraisemblable que Mt. a trouvé ces récits *également* dans *Q* et que c'est par une tradition différente représentée par *Q* que s'expliquent les *deux* possédés de Gadara (au lieu d'un seul chez Marc), le nom de Gadara au lieu de Gérasa, le récit plus sommaire de la résurrection de la fille de Jaïre, etc.? Une fois de plus, Mt. aura combiné ses deux sources, mais ici en se rattachant davantage à l'évangile araméen (ou à sa traduction grecque); rien d'étonnant à ce que ces miracles, relatés dans *Q*, n'aient laissé aucune trace dans Luc, puisque généralement, il ne combine pas ses sources, et suivra Marc dans son récit de ces trois miracles (Luc, VIII, 22-56).

L'hypothèse que nous faisons ici pour ces trois miracles, nous aurions à nous demander si nous n'avons pas à l'essayer ailleurs encore pour d'autres épisodes; nous croyons en effet qu'elle aide, à plusieurs reprises, à résoudre des difficultés classiques en exégèse. Mais force nous est — sous peine d'allonger indéfiniment ce travail — de nous borner à l'énoncé du principe.

Ce qui nous importait, c'était de montrer comment, dans la ligne de l'hypothèse des deux sources, corrigée et remaniée, on *peut, en partant de Q, rapprocher de plus en plus l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu de notre évangile canonique grec,* de façon à comprendre que l'Eglise primitive ait jugé à bon droit retrouver l'un dans l'autre, de façon à rejoindre par le fait même les directives prudentes de l'autorité ecclésiastique. Il n'est pas possible en un simple article d'exposer en détail la *réalisation concrète* de cette identification substantielle des deux évangiles; cela exigerait l'exégèse de tout le premier évangile [40].

Le point essentiel de notre effort a été de fonder notre essai de reconstruction *uniquement* sur *notre premier évangile canonique.* C'est *lui* qui nous est présenté au début du IIe siècle comme évangile de l'apôtre Matthieu. La reconstruction de M. Vaganay met l'évan-

40. Nous omettons ici également d'autres considérations sur *les tendances semblables* de l'évangile araméen et de l'évangile grec, sur la date, le lieu et les circonstances de l'origine de notre premier évangile canonique, qui n'intéressent pas la « question synoptique », mais seulement la question de « l'identité substantielle » de l'œuvre araméenne et de l'évangile grec.

gile araméen de l'apôtre Matthieu, non pas seulement ni même principalement *à la base de l'évangile grec canonique* qui porte son nom, mais à la base de *toute la tradition synoptique,* de Marc et de Luc aussi bien que de Matthieu grec. A maintes reprises est soulignée *la fidélité de Marc à la source Mg* : du point de vue de *la conservation des archaïsmes de Mg.* M. Vaganay estime même que Marc est « celui des synoptiques qui, à ce point de vue, se rapproche le plus de *M* (*Mg*) » (p. 64; cfr aussi p. 66 : « le caractère archaïque prépondérant de Marc »; p. 80 « le caractère tout spécialement sémitique de Marc, en comparaison de Mt-Lc »); du point de vue de *la fidélité au plan de Matthieu araméen,* le tableau si suggestif de M. Vaganay p. 60 manifeste que Marc maintient le mieux l'ordre primitif de *Mg* et que Matthieu grec s'en écarte fréquemment; du point de vue *des additions,* notre Matthieu canonique a incorporé à ce qu'il avait reçu de *Mg* les nombreux éléments tirés de *Sg,* alors que Marc n'ajoute rien à sa source essentielle *Mg* (sauf les détails concrets, très secondaires, empruntés à la prédication de Pierre : *Pi*). Tous ces faits n'expliquent guère pourquoi *l'identification Matthieu araméen-Matthieu grec* s'est faite dès les débuts dans l'Eglise chrétienne, et non pas plutôt — ou tout au moins autant — *l'identification Matthieu araméen-Marc.* Nous ne voudrions pas exagérer la valeur de cette objection; tout ce que nous en concluons c'est que la thèse de M. Vaganay ne rejoint pas mieux que celle que nous proposons les données de la tradition primitive, et même, sous certains aspects, semble moins bien les rejoindre. Mais nous sommes d'accord avec M. Vaganay pour reconnaître que ce ne sont pas ces nuances dans l'interprétation des affirmations du II[e] siècle qui résoudront une question aussi complexe que le problème synoptique; les arguments fondamentaux sont ailleurs; nous y viendrons bientôt.

Un dernier aspect de l'hypothèse : si ces deux sources — l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu et l'évangile de Marc — nous apparaissent avoir été, pour l'essentiel, *indépendantes l'une de l'autre,* elles étaient cependant, l'une et l'autre, *fondées sur la catéchèse primitive.* Nous ne nous étonnerons pas que, par là, elle puissent avoir eu maintes coïncidences, maintes ressemblances de contenu, sinon de forme; elles différaient assez entre elles pour qu'on ait eu le désir de les combiner, de les compléter l'une par l'autre; elles avaient assez de traits communs, assez de récits parallèles, pour que la combinaison, la jonction soit apparue aisée, naturelle, facile à disposer et ordonner.

III

Et nous voici parvenu au point précis qui distingue essentiellement les deux hypothèses exposées jusqu'ici : est-ce *l'évangile de Marc,* tel

que nous le possédons, qui fut *une des sources* de notre évangile canonique de Matthieu (l'autre source étant — immédiatement ou médiatement — l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu, qui imprima — comme nous l'avons expliqué — sa *marque dominante* sur l'évangile grec et le *caractérisa fondamentalement*) et qui fut également une des sources de l'évangile de Luc (Luc ayant utilisé en outre une traduction, probablement partielle, de l'évangile araméen)? Ou bien est-ce *la traduction grecque* de l'évangile araméen, *Mg*, qui fut *la base* principale des *trois évangiles synoptiques*, si bien que les similitudes de notre Matthieu canonique et de Luc dans la triple tradition s'expliquent principalement, non par leur usage commun de Marc, mais par leur usage commun de cette traduction grecque de l'évangile araméen, *Mg*, Marc leur étant semblable parce que lui aussi se sert du même *Mg?*

Ceux qui ont étudié quelque peu la question synoptique connaissent les *arguments* traditionnels qui amènent à conclure que *Marc* a été utilisé par Mt. canonique et par Luc. Rappelons-les brièvement en les divisant en trois groupes : le *contenu* des trois évangiles; le *plan*; les indices de *langue et de style* (Invention, Disposition, Elocution, selon le schème classique de nos manuels de composition littéraire) :

Le contenu. Le contenu des trois évangiles synoptiques, *dans les passages de la triple tradition* (en tenant compte toutefois des combinaisons, habituelles à Mt., de Marc et de sa seconde source, telle que nous l'avons définie ci-dessus) s'explique aisément si l'on considère Marc comme source de Mt. et de Lc.

Marc a passé presque intégralement dans les deux autres évangiles (ensemble) : *des 666 versets que contient son évangile (jusque XVI, 8) trente seulement* ne sont pas repris soit par Mt., soit par Lc : III, 20-21; IV, 26-29; VII, 32-36; VIII, 22-26; XIV, 51-52, plus quelques versets isolés.

Alors que Mt. et Lc ne s'accordent jamais pour ajouter un même détail *de fond* (dans la triple tradition; pour certains accords de forme, cfr ci-dessous), Marc apparaît régulièrement le *plus riche* de détails (coïncidant tantôt avec Mt., par exemple Mc, VIII, *27* pour localiser à Césarée de Philippe, tantôt avec Lc, par exemple pour reproduire IX, 9-13 le dialogue après la transfiguration; tantôt n'étant suivi par aucun des deux), le plus *concret* (il note, plusieurs fois, le regard circulaire de Jésus sur ses auditeurs III, 5, 34; X, 23; il remarque que Jésus dort dans la barque *sur un coussin* : IV, 38; il aime à citer les noms propres Jaïre, Bartimée, les mots araméens Boanerges; Talitha Coum etc.). Ces détails concrets sont repris parfois par Mt., parfois par Lc, mais de temps en temps sont omis comme n'offrant aucun intérêt pour les lecteurs de Mt. et de Lc (par exemple les mots araméens, certains noms propres de miraculés, de villes ou villages) [41]. Régulièrement, en critique littéraire, lorsque, *ceteris pari-*

41. Nous aurons à revenir sur ce point. A l'hypothèse faite ici, qui juge très naturelles d'ordinaire les omissions faites à la fois par Mt. et par Lc de détails insignifiants, M. Vaganay oppose l'hypothèse que voici : Marc, suivant si fidèlement *Mg* que Mt. et Lc semblent de verset en verset utiliser Marc alors qu'ils suivent *Mg*, ajouterait de-ci de-là à *Mg* ces minimes détails concrets qu'il aurait entendus de Pierre; nous avouons comprendre difficilement pour notre part ce **procédé psychologique de Marc; l'explication nous semble plutôt artificielle.**

bus, nous avons à comparer deux textes, c'est à celui qui apparaît plus riche de traits *naturels et spontanés* que nous accordons la priorité d'origine; il faut des motifs sérieux pour suggérer une autre solution.

Nous constatons que seulement neuf péricopes[42] de Marc n'ont pas d'équivalent dans notre *Matthieu canonique*; mais presque chaque fois les *raisons* de l'omission se découvrent aisément et plusieurs fois le passage omis a laissé des traces visibles dans Matthieu.

Quant à Luc, la comparaison avec Marc révèle des omissions beaucoup plus nombreuses : l'examen de celles-ci se manifeste souvent très suggestif pour la psychologie de l'évangéliste et son souci de la réaction des destinataires de son évangile; mais ceci est en dehors du point discuté; M. Vaganay reconnaît comme nous que Marc est pour Luc une source importante, souvent préférée, pense-t-il, à *Mg*.

Le plan.

Il nous a toujours paru que le *plan de Marc*, que la *succession des événements* dans son évangile, tout en n'étant pas chronologique, garde cependant plus fidèlement que Matthieu et Luc le sens de la *progression* de l'apostolat de Jésus.

On discerne encore chez lui de I, 14 à IX, 50 :

une *différenciation* progressive des manières d'enseigner de Jésus : d'abord dans les synagogues ch. I ; puis, vu l'affluence des foules et sans doute l'opposition de la hiérarchie, en plein air : II-III; ensuite, vu la lenteur à croire, sous le voile des paraboles : IV; enfin de plus en plus Jésus se réserve à ses apôtres : chapitres suivants;

une *progression du contenu de l'enseignement* : Début : le règne est là. — Depuis IV les paraboles du Règne. — Depuis VIII, 27, après la confession de Pierre : annonce de sa mort et de sa résurrection;

une *progression de l'opposition* : elle apparaît dès le début : I; — elle s'accentue après les 5 discussions de II, 1-III, 6 et un cartel des Pharisiens et des Hérodiens se conclut III, 6. — Des forces nouvelles d'opposition arrivent de Jérusalem : III, 22. — Hérode lui-même s'émeut : VI;

une *formation progressive des apôtres* : choix des premiers : I. — Election des douze : II, 14. — Leur formation à part de la foule : IV. — Exercices de missions apostoliques : VI, 6. — Les apôtres reconnaissent Jésus comme Messie : VIII, 27. — Annonce par Jésus de sa passion et de sa résurrection.

Tout cela suggère pour l'évangile de Marc la qualité de document *premier*, original, non dérivé d'un autre (ce qui, évidemment, n'exclut pas l'existence d'un *autre* document *premier*, indépendant de Marc, utilisé par Mt. et partiellement par Lc).

Le *plan de Luc*. On a remarqué depuis longtemps avec quelle fidélité Luc suit à certains moments Marc pas à pas (III, I-VI, 19; VIII, 4-IX, 50; XVIII, 15 suiv.), à d'autres moments l'abandonne complètement (VI, 20-VIII, 3 et IX, 51-XVIII, 14) et on en a conclu na-

42. Impossible, dans un article, de les étudier toutes; notons Marc, I, 21-28 (incompatible avec le plan de Mt.; mais Mt., VII, 29 = Marc, I, 22); I, 35-38 (devenu inutile dans le plan de Mt.); IV, 26-29 (substitution d'une autre parabole, mais l'ordre de Marc a influé sur Mt.; cfr aussi la *double* conclusion : Mt., XIII, 34-35 empruntée à Marc, IV, 33-34 et XIII, 51-52 indépendante de lui); Marc, VII, 33-36 et VIII, 22-26 (deux miracles progressifs, moins significatifs, et dont Mt. a ailleurs d'autres spécimens, plus significatifs), etc.

turellement qu'à la différence de Mt Luc utilise ses sources successivement et d'ordinaire ne les combine pas.

Luc, lorsqu'il suit Marc, n'intervertit l'ordre de Marc qu'en 7 passages [43]; on en découvre aisément les raisons et on remarque les discordances que cela amène, à l'insu de l'auteur, dans son propre exposé : celles-ci confirment ainsi l'usage de Marc par Luc.

Une autre particularité du plan de Luc est, du point de vue de l'hypothèse *des deux sources,* très significative. On sait l'importance de l'argument *des doublets* de Matthieu et de Luc comme indice de « deux » sources : une forme d'un logion de Jésus (chez Matthieu *ou* Luc) reproduisant plus ou moins littéralement le texte de Marc, l'autre forme se manifestant semblable à la version qu'a l'autre synoptique de la double tradition (Luc *ou* Matthieu).

Or, dans le système classique des deux sources, on a de tout temps fait remarquer que *l'une* des deux formes des doublets se trouve régulièrement dans les passages où Marc et Luc (et Matthieu, qui toutefois *combine* à plusieurs reprises les deux formes en une : ce que M. Vaganay appelle très heureusement : doublets condensés) [44] vont parallèlement l'un à l'autre, *l'autre* forme au contraire se trouve régulièrement dans les passages *insérés* par Luc dans le cadre de Marc (Lc, III, 1-18; IV, 1-13; VI, 20-VIII, 4 et surtout IX, 51-XVIII, 14), d'où *coïncidence, convergence* d'arguments : d'une part le fait des deux *formes* d'un logion (doublets), d'autre part la *place* de ces doublets dans le plan de Luc; or en critique littéraire, ce sont les « convergences » d'indices qui régulièrement font preuve.

M. Vaganay, très justement, admet l'essentiel de cet argument et, en ce point, se sépare, nous semble-t-il, de Mgr Cerfaux (cfr les remarques de celui-ci : *Nouv. Rev. Théol.,* 1954, p. 499-500); il expose son avis avec sa clarté et sa pénétration habituelles (p. 117-121) et en conclut l'existence d'une *seconde source synoptique* : *S* (*Sg*), qu'il place, nous l'avons dit, à la base de Luc, IX, 51-XVIII, 14 et refuse d'étendre aux autres passages insérés par Luc dans le cadre de Marc, à savoir Lc III, 1-18; IV, 1-13 et VI, 20-VIII, 4. Il reconnaît toutefois que le sermon sur la montagne de Matthieu a été enrichi par Mt. de passages empruntés à *Sg* et montre, dans son 6e excursus sur la parabole de la lampe (p. 426-442) [45] que Mt., V, 15 est emprunté à *Sg* de même que Luc,

---

43. Ils sont classiques : cfr *Rev. Bibl.,* 1896, p. 470-472 et Lagrange, *Luc,* p. LVII. Voici à titre d'exemple les quatre premiers : Lc, III, 19-20 (anticipation chronologique). IV, 16-30 (déplacement visible : cfr IV, 23 qui suppose l'antériorité de l'activité à Capharnaum); V, 1-11 (déplacement visible, puisque précédemment IV, 38 Simon apparaissait déjà appelé, *avant* sa vocation de V, 1-11); VI, 12-16 avant 17-19 à l'encontre de Marc (passage de Marc à *Q*).

44. M. Vaganay qui donne, p. 118-121, une liste de 22 doublets, en présente quatre comme doublets condensés de Matthieu; nous pensons qu'on pourrait en présenter davantage. Mais ce qui est en tout cas beaucoup plus fréquent chez Matthieu, c'est, comme nous l'avons montré plus haut, le fait de la *combinaison* de passages de Marc et de sa seconde source (ou évangile araméen). Nombreux sont les passages où Matthieu, suivant Marc par ailleurs, brusquement apparaît beaucoup plus riche que Marc dans son exposé; or précisément alors, voici des textes de Lc (dans les parties insérées ailleurs par Luc dans le plan de Marc) qui se rapprochent de très près du texte de Matthieu. Développer cet argument n'est pas possible dans un simple article. Qu'on étudie, à titre d'exemple, la parabole du grain de sénevé où Mt., XIII, 31-32 se révèle, à l'examen attentif, comme *combinant* des traits de Marc, IV, 30-32 et Luc, XIII, 18-19 (qui dépend de *Q*).

45. Excursus très riche et très approfondi, selon la manière habituelle de M. Vaganay. De la p. 426 à la p. 440 nous serions pleinement d'accord; nous nous séparerions p. 440-442 : l'hypothèse de M. Vaganay, qui suppose que la 2e forme du doublet (celle de *Sg*) est une sorte de précision, d'insistance explicative dans *Sg*

XI, 33, tandis que Lc, VIII, 16 dépend de Marc, IV, 21 : il note très justement p. 440 que la preuve d'une seconde source se dégage de « l'ensemble des 22 doublets synoptiques ». Personnellement, nous croyons que la même argumentation, si heureusement poussée par M. Vaganay pour prouver l'existence de *S* (*Sg*), devrait être logiquement continuée jusqu'à englober l'essentiel des autres longs passages de Luc insérés dans le plan de Marc.

Le plan de l'évangile de Matthieu. Au cours de ces dernières années, une hypothèse s'est élaborée qui semble gagner peu à peu du terrain : l'évangile de saint Matthieu, du ch. III, 1 à la fin du chapitre XXV se présenterait comme composé de cinq livrets, comprenant régulièrement chacun : d'abord une partie narrative et ensuite une partie consistant en discours. C'est une des bases de la thèse de M. Vaganay, une des principales raisons pour lesquelles il place l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu, sous sa forme grecque : *Mg*, à la base des trois synoptiques. Les 3 synoptiques manifesteraient le même plan fondamental, qui remonterait à *Mg* (cfr p. 57 et souvent au cours de son volume) [46]. La base de cette hypothèse est le fait authentique, et depuis longtemps constaté, de la présence de *cinq grands discours* dans l'évangile canonique de Matthieu : V-VII : sermon sur la montagne; X : prescriptions aux apôtres; XIII, 1-52 : les paraboles; XVIII : discours « communautaire »; XXIV-XXV : discours eschatologique. Or ces cinq discours sont tous terminés par une formule à peu près semblable : Et factum est : cum consummasset Iesus sermones hos : Καὶ ἐγένετο ὅτε ἐτέλεσεν ὁ Ἰησοῦς τοὺς λόγους τούτους (ou bien :... τὰς παραβολὰς ταύτας, ou bien... διατάσσων τοῖς δώδεκα μαθηταῖς αὐτοῦ). On cherche spontanément à joindre ces discours avec l'exposé narratif *qui précède* et on aboutit ainsi à *cinq livrets*.

Semblable hypothèse, suggestive, facile à concevoir, risque d'être trop attractive, trop séduisante pour beaucoup d'esprits; précisément parce qu'elle est susceptible de faire dévier inconsciemment notre recherche à cause de son apparente simplicité, il importe de ne pas se laisser gagner par elle avant qu'elle ne soit sérieusement garantie par la convergence des indices; nous aurons à y revenir pour ce qui concerne la structure générale des évangiles synoptiques. Pour l'instant, nous ne pouvons que constater que *ce plan ne semble pas être le plan conscient et voulu* de l'auteur de notre évangile canonique grec de Matthieu. Si nous examinons objectivement le plan de cet évangile,

---

du logion de *Mg* (Mc-Lc), nous paraît moins naturelle que celle qui voit dans ces deux formulations les résultats (indépendants l'un de l'autre) de deux traditions : celle de Matthieu (telle que nous avons essayé de la décrire plus haut dans toute son étendue) et celle de Marc.

46. Le P. Benoit dans son introduction à l'*Evangile selon saint Matthieu* (Bible de Jérusalem, Editions du Cerf, 1950), p. 7-12, divise également notre évangile canonique de saint Matthieu en 5 parties, chacune subdivisée en deux sections ; a) section narrative; b) section discours.

en le comparant à notre évangile de Marc, deux aspects s'imposent d'emblée à notre attention : d'une part une similitude *essentielle* de plan, péricope après péricope, avec l'évangile de Marc, de Matthieu III, 1 à IV, 22 (comparé à Marc, I, 1-20, mais avec combinaison de *Q*) et de Matthieu, XII, 1-XXV, 46 (comparé à Marc, II, 23-XIII, 37, mais avec de nombreuses additions et combinaisons ou « condensations ») ; d'autre part un long passage : Mt., IV, 23 à XI, 30, indépendant de Marc pour l'essentiel, et disposé selon un plan, visiblement intentionnel, et qui ne répond pas à l'hypothèse des cinq livrets.

Sans prétendre donner déjà ici une solution définitive (puisque la question préalable : *Mg* source de Marc, n'est pas encore résolue à ce moment de notre exposé), tout se passe d'une part *comme si* le plan de Marc avait été — sauf de IV, 23 à XI, 30 — le guide de notre Matthieu canonique; ce qui ne l'empêche pas, à l'occasion du texte de Marc, d'enrichir son exposé de *nombreuses* additions, provenant, pensons-nous, de l'évangile araméen (ou de sa traduction grecque) et, éventuellement, de combiner le texte de Marc avec celui de son autre source.

D'autre part, lorsque le plan de Matthieu se révèle indépendant de Marc [47], la pensée de l'évangéliste, nettement manifestée, ne rejoint aucunement l'hypothèse des cinq livrets. Visiblement, il a voulu présenter ici une *vue synthétique, catéchétique,* d'un *triple aspect* de l'apostolat de Jésus : sa doctrine, son activité thaumaturgique, l'extension de son œuvre par la collaboration des apôtres. L'auteur le marque explicitement lui-même : IV, 23, dès l'introduction, Jésus est représenté d'une part comme *docens* διδάσκων — et c'est le sermon sur la montagne V-VII —, d'autre part comme *sanans* θεραπεύων — et c'est la triple série de trois miracles VIII-IX —; la conclusion IX, 35 reprend la même formule de IV, 23 (inclusion sémitique). Les miracles de VIII-IX ne sont pas, dans l'intention de l'évangéliste, la partie narrative préparant le discours du ch. X. Ils sont le 2e aspect, solidaire du premier, de l'action personnelle de Jésus : Jésus est celui qui *enseigne,* il est celui qui *guérit* (prend sur lui nos faiblesses et nos maladies : VIII, 17). Parvenu à la fin de cet exposé IX, 35, après avoir rappelé les deux aspects de Jésus qu'il vient d'évoquer, Mt. introduit, par une très belle *transition,* visiblement intentionnelle, IX, 36-38, le discours aux apôtres : jusqu'ici de Mt., V à IX, 35, Jésus a été présenté comme exerçant seul ce double apostolat d'enseignement et de bienfaisance miraculeuse; mais il voit les foules nombreuses, égarées comme des brebis sans pasteur; il faut des *travailleurs pour la moisson,* des collaborateurs de Jésus dans sa tâche apostolique : suit alors au ch. X le rappel du choix des douze, les instructions pour l'apostolat, avec la conclusion significative : X, 40 suiv. : « qui vous reçoit me reçoit ». Cette belle présentation catéchétique, en trois aspects complémentaires l'un de l'autre, apparaît ici, par les procédés littéraires qui l'encadrent, comme conçue selon *un plan très conscient,* qui ne rejoint pas pour ces chapitres l'hypothèse des cinq livrets.

Quant au ch. XI, il nous semble former une splendide conclusion des chapitres V à X (Mais ici, c'est de notre part conjecture personnelle et non plus constatation des intentions exprimées par Mt.). En effet, Jésus ayant été présenté aux lecteurs de l'évangile, voici que l'Ancien Testament, par le message de Jean-Baptiste, vient demander à Jésus quels sont ses titres : est-il le Messie? Et Jésus répond : voici mes œuvres : XI, 4-6; l'évangile dépasse tellement l'ancienne

47. Indépendant pour *le plan*; mais Marc, même ici, est resté une source de **notre évangile canonique et Marc, I, 40-II, 22 sera utilisé au cours de cette série.**

économie que le plus petit dans le royaume dépasse le plus grand de l'époque antérieure : XI, 7-15; aussi malheur à ceux qui n'acceptent pas l'offre présente du Règne : XI, 16-24; bienheureux ceux qui l'acceptent : XI, 25-26; car le Christ seul peut révéler le Père, le Christ seul peut sauver : venez donc tous à moi : XI, 25-30.

Ainsi, de nouveau, *le plan de l'évangile* de Matthieu nous *oriente* vers la conclusion de l'usage de Marc par notre Matthieu canonique... En paraissant suivre Marc, Matthieu suit-il en fait une autre source, qui fut la source de Marc lui-même, comme le croit M. Vaganay? Cela amènerait à identifier si étroitement l'évangile de Marc et cette source *Mg* que l'œuvre personnelle de Marc dans son évangile se réduirait à presque rien.

Cette conclusion se fera plus contraignante encore lorsque, du plan des évangiles synoptiques, nous passons à l'étude des similitudes de langue, de style entre les trois évangélistes.

Les indices de langue et de style.

On sait que c'est l'étroite *similitude* linguistique et stylistique entre le *texte de Marc,* en un nombre considérable de passages, et les textes *parallèles de Matthieu et de Luc* qui rend impossible l'hypothèse de la *tradition orale* comme principale solution du problème synoptique; sur ce point, le livre de M. Vaganay apporte une nouvelle démonstration péremptoire; on lui en sera reconnaissant.

Mais cette *étroite similitude,* au fur et à mesure que les exemples s'en multiplient, nous semble rendre invraisemblable l'hypothèse principale de M. Vaganay, à savoir : Matthieu et Marc se ressemblent de si près, non pas parce que Mt. suit Mc, mais parce que tous deux dépendent du même *Mg.* Sans doute, M. Vaganay admet *aussi* que Mt. suit Mc : lorsque la ressemblance sera extrême, il pourra y reconnaître l'influence *directe* de Marc; lorsqu'elle apparaîtra plus large, il pourra l'expliquer par l'influence de *Mg* sur les deux évangélistes. Cette souplesse de sa position rend évidemment une discussion plus difficile : celle-ci ne pourrait aboutir définitivement qu'à condition de s'étendre à la plupart des péricopes de la triple tradition : ce serait tout un commentaire de ces trois évangiles synoptiques de ce point de vue précis.

Les principaux arguments (de langue et de style) de M. Vaganay en faveur de sa thèse consistent nécessairement en ces trois points : a) les *accords positifs* de Matthieu et de Luc dans la *triple tradition* : leurs coïncidences s'expliquent précisément parce que ce n'est pas Marc qu'ils suivent, mais *Mg*; mais M. Vaganay reconnaît, avec son objectivité habituelle, que ces « accords positifs de Mt-Lc contre Mc sont rares » (p. 226, dernières lignes), et ce n'est pas sur ce point qu'il nous semble mettre l'accent dans sa démonstration; nous y reviendrons; b) les *accords négatifs* (mêmes omissions de détails) de

Matthieu et de Luc contre Marc : ici l'apport original du volume de M. Vaganay est particulièrement important, comme nous le verrons plus loin; c) enfin l'étude *des archaïsmes*. L'œuvre ici se révélait particulièrement ingrate pour l'auteur; il reconnaît en effet que, du point de vue des archaïsmes, Marc est « celui des synoptiques qui se rapproche le plus de *M* (*Mg*) » (p. 64); il avoue (p. 66) « le caractère archaïque prépondérant de Mc »; néanmoins il pense pouvoir découvrir que Mt.-Lc, ou Mt. seul, ou Lc seul ont gardé « dans certaines péricopes de la triple tradition... des éléments primitifs par rapport à Mc » (p. 66); c'est sur ce point qu'il fondera sa démonstration.

Ces arguments de langue et de style présentés par M. Vaganay — nous devons le dire nettement dès le début — se présentent, dans la question synoptique, comme des indices de nombre et d'étendue *très limités* en regard des indices de forme et de style *extraordinairement nombreux et significatifs* qui convergent *vers la solution classique de l'hypothèse des deux sources : Marc utilisé par Matthieu grec et Luc*. Force nous est de rappeler d'abord *sommairement* ceux-ci, en vue des lecteurs de cet article moins habitués aux discussions classiques de la question synoptique. Pour abréger, du reste, *nous nous limiterons à Matthieu et Marc*, puisque M. Vaganay reconnaît, avec la grande majorité des exégètes, catholiques ou non catholiques, que Luc, dans la triple tradition, suit de préférence Marc (et ne suit *Mg* que secondairement); nous nous bornerons à l'alternative : Mc ou bien *Mg* source de Matthieu?, puisque c'est le seul point en discussion et que nous sommes d'accord pour juger insuffisantes les explications par la tradition orale ou par l'influence de Matthieu grec sur Luc, etc.

D'abord *le nombre et la continuité* des ressemblances s'imposent à quiconque compare attentivement en grec des passages comme Marc I, 16-20 et Mt., IV, 18-22; Marc, I, 40-45 et Mt., VIII, 1-4; Marc, II, 1-12 et Mt., IX, 1-8[48]; Marc, II, 14-17 et Mt., IX, 9-13[49]; Mc, II, 18-22 et Mt., IX, 14-17[50], etc. Nous nous bornons à deux chapitres de Marc, à titre d'exemples. C'est phrase par phrase que les textes apparaissent parallèles et ressemblants.

Plus significative encore se manifeste souvent *la qualité* de ces ressemblances. Il s'agit de ces « heurts de rédaction », de ces « inattendus », de ces « étrangetés »,

48. Passage où M. Vaganay, p. 227, reconnaît l'influence directe de Marc sur Mt., bien que Mt. ait *omis deux* détails concrets de Marc, II, 2 : densité de la foule, et *II*, 4 : paralytique descendu par le toit. Car c'est le détail de Mc, *II*, 4 qui manifeste la *foi* des porteurs du paralytique, foi louée dans Mt., IX, 2. Or, Mt. omet en outre d'autres détails concrets, par exemple Mc, II, 6 que les scribes sont assis; II, 12 que le paralytique porte lui-même son grabat, etc. Un exemple, entre beaucoup, de la tendance de Mt. à omettre les détails et à abréger les récits. Ici Lc, V, 17-26 reproduit tous les détails de Mc.

49. Notons ici le changement fait par Mt., *personnellement*, de Λευεί en Ματθαῖον : *Mg*, juge M. Vaganay, p. 84, devait avoir Λευεί comme Marc. — Notons aussi l'addition : Mt., IX, 13ª à rapprocher de Mt., XII, 7. Luc suit Marc.

50. Avec von Soden, Merk, nous lisons dans Mc, II, 22 : ἀλλὰ οἶνον νέον εἰς ἀσκοὺς καινούς.

de ces mots peu usuels, qui, lorsqu'ils passent d'un livre à un autre, trahissent une « transcription » ± irréfléchie, manifestent une influence livresque, par exemple que la même *parenthèse* : λέγει (ou εἶπεν) τῷ παραλυτικῷ, qui brise la continuité de la phrase, se retrouve chez les *trois* évangélistes : Mc, II, 10; Mt., IX, 6; Lc, V, 24; ou que la même remarque, naïve à cette place, ἦσαν γὰρ ἁλεεῖς apparaît au même endroit chez Mc, I, 16 et Mt., IV, 18. Hawkins a, p. 55-63 de son ouvrage déjà cité, dressé une liste suggestive de ces cas (plus de 50), et on pourrait l'allonger. Les parallélismes de ces « heurts de rédaction », de ces « singularités », s'expliquent aisément si, ayant pour origine le style grec de Marc, avec sa spontanéité et son inhabileté coutumières, ils ont passé sans réflexion dans le texte de Matthieu et même de Luc; ils deviennent plus malaisés à comprendre s'il faut, pour atteindre l'origine, ajouter deux étapes de plus : la traduction *Mg* et l'original araméen *M*.

Mais ce qui semble surtout significatif, c'est que les différences des textes de Matthieu et de Luc d'avec celui de Marc, dans la triple tradition, mettent en lumière ce qui, du point de vue littéraire, les a choqués chez Marc, ce qui leur a paru diffus, inutile ou déjà dit, ce qui leur a semblé sans intérêt pour leurs propres lecteurs. Souvent les réactions de Matthieu et de Luc sont semblables : ce sont les mêmes traits qu'ils omettent, les mêmes mots qu'ils corrigent (chacun à sa façon); si nous groupons ces aspects du style de Marc qui sont ainsi modifiés, *c'est la psychologie littéraire de Marc qui s'esquisse*. Souvent aussi les réactions de Matthieu et de Luc sont différentes l'une de l'autre; si nous synthétisons ces diversités, *ce sont les psychologies littéraires diverses de Matthieu ou de Luc qui se précisent*.

Certes, ce travail est délicat, peut aisément devenir subjectif, conjectural, hasardeux; mais il apparaît comme la contre-partie nécessaire d'un autre travail, plus délicat encore, qu'entreprend M. Vaganay et qui consiste à supposer, en dessous de Marc, une autre source commune aux trois synoptiques (source schématique et privée de détails concrets) *Mg*, pour expliquer les *accords négatifs* de Mt. et de Lc, les mêmes omissions des détails concrets de Marc faites par l'un ou l'autre. Choisir entre ces deux interprétations opposées ne peut se faire, de façon probante et décisive, à la lumière d'un seul passage, d'un « excursus » consacré à une péricope évangélique, c'est *toute la tradition synoptique* qu'il faudrait contrôler de l'un et de l'autre point de vue.

Précisons l'aspect méthodologique que nous envisageons ici.

A la lumière des corrections de Matthieu ou de Luc, ou des deux ensemble, Marc apparaît : a) ayant *le vocabulaire* de la *conversation* de province, de la koinè populaire : vocabulaire *mêlé de latinismes* : les mots κῆνσον (« censum ») de Mc, XII, 14; φραγελλώσας (« flagellare ») de Mc, XV, 15; κεντυρίων de Mc, XV, 38 seront remplacés par Luc par des mots spécifiquement grecs; *mêlé de mots populaires, peu corrects* : le mot ἄλλαχοῦ (Mc, I, 38), prohibé par Phrynichos[51] est remplacé chez Mt.; nombreux exemples semblables :

51. Phrynichos, sophiste et atticiste de la 2e moitié du 2e s. après J.C. (à

par exemple : I, 16 : ἀμφιβάλλοντας ; II 16 : ὅτι dans le sens de « pourquoi ? » ; II, 49 : κράβαττον ; II, 21 : ἐπιράπτει, etc. Cfr la longue liste de Hawkins, *o.c.*, p. 131-135 ; les exemples de P. Wernle [52], p. 11, p. 18, p. 131, p. 146 suiv. [53] ; *mêlé aussi chez Marc de rappels fréquents de mots araméens* : V, 41 : ταλιθὰ κοῦμ ; VII, 11 : κορβᾶν ; III, 17 : βοανηργές : mots omis par Matthieu et Luc.

b) Mc est *pauvre de mots*, de *tournures* : il multiplie les εὐθύς (42 fois ; souvent : καὶ εὐθύς : comme aujourd'hui encore en grec moderne, dans plusieurs îles de l'Egée, les villageois répètent constamment : καὶ εὐθὺς = et alors) ; les πάλιν ; de nouveau (plus de 25 fois) ; les πολλά (pour marquer l'intensité : extrêmement) ; les λέγει (comme le peuple wallon répète : dist-î, dit-il) ; 25 fois il emploie ἤρξατο ou ἤρξαντο avec l'infinitif. Il est suggestif de constater les manières diverses, soit de Matthieu, soit surtout de Luc pour *remédier à cette pauvreté*.

c) Mc a la *phrase parlée, populaire* (celle des papyri), *sans période*, avec, naturellement, *influence de sa langue maternelle araméenne* : comparez ses «καί» continuels et le soin de Luc, souvent, d'y substituer des δέ ; ses petites phrases, toutes coordonnées, et le soin de Luc de grouper et subordonner, de tendre à la « période » ; ses changements continuels de sujet, de régime et les efforts de Matthieu et de Luc pour clarifier ces données ; son absence de liaison entre les phrases et les insertions des οὖν et des γάρ par Matthieu ou Luc ; ses fréquentes anacoluthes, par exemple IV, 31 ; VI, 8-9, etc., et les corrections de Matthieu et de Luc ; ses incorrections grammaticales, par exemple VIII, 12 (= sémitisme), XIV, 19, etc. — Notons encore maintes préférences habituelles de Marc, souvent de caractère populaire et qui semblent annoncer le grec moderne : l'usage constant du présent historique (plus de 150), de l'imparfait historique (plus de 200), de la périphrase « être » avec le participe : ἦν πεπωρωμένη ; VI, 52, ἦν προάγων αὐτούς X, 32 (plus de 20 fois). — Lorsque l'on a étudié attentivement dans le détail, chapitre par chapitre, ces multiples traits de style de Marc et ces multiples corrections de Matthieu et de Luc, on ne croit vraiment plus possible d'admettre que ce ne soit pas Marc, *mais une source de Marc, qui ait été sous les yeux des deux autres évangélistes* ; d'admettre que cette spontanéité de Marc ne soit pas ce qu'elle paraît être, mais ne soit plus qu'une dépendance d'une source écrite.

d) Marc a le style *naïvement diffus et abondant, peu soucieux d'ordre et d'équilibre des phrases* : souvent *deux expressions* pour dire la même chose, par exemple I, 32 : « vespere autem facto, cum occidisset sol » (remarque natu-

---

l'époque des empereurs Marc Aurèle et Commode), auteur de l' Ἐκλογὴ ἐημάτων καὶ ὀνομάτων Ἀττικῶν qui ressemble à nos « Corrigeons-nous » d'aujourd'hui.

52. *Die synoptische Frage*, Fribourg, 1899.

53. On a multiplié les études en ce domaine, études parfois très minutieuses, mais singulièrement probantes quant à l'usage de Marc par les deux autres évangélistes. Cfr par exemple l'article de H. Pernot, dans la *Revue des études grecques* : Εὐθύς *et formes similaires dans les évangiles*, 1923, p. 400 suiv. (εὐθύς : 42 fois chez Marc, souvent remplacé chez les deux autres par εὐθέως ou par παραχρῆμα que Mc n'emploie jamais). — Ou bien : J. W. Hunkin, *Pleonastic Use of* ἄρχομαι *in the New Testament*. — Cfr aussi sur Marc — indépendamment de la question synoptique — les articles si suggestifs de C. H. Turner, *Marcan Usage*, dans *Journ. of Theol. Studies*, depuis juillet 1924, p. 377, jusqu'en juillet 1928, p. 346-361.

relle chez un Juif voulant marquer le moment précis où cesse le repos sabbatique), deux expressions dont, par hasard, Matthieu a choisi l'une et Luc l'autre; Hawkins, p. 139-141, relève une cinquantaine de ces doubles expressions chez Marc, le plus souvent allégées par Mt. et Lc. Marc donne plus d'une fois au cours du récit *des remarques explicatives naïves* qu'il eût dû fournir dès le début par exemple I, 16 : la nourriture de Jean-Baptiste; I, 20 la présence du père de Jacques et Jean : Zébédée; V, 15 : le possédé indiqué à la fin comme « vêtu », alors qu'il n'a pas signalé sa nudité; V, 42 l'âge de la fille de Jaïre; il est intéressant de constater avec quelle attention Mt. ou Lc remettent ces indications à leur place naturelle.

e) Marc, d'autre part, *est riche en détails concrets, descriptifs*; or ceux-ci apparaissent *étroitement liés à ce qui précède et à ce qui suit.* C'est ici pour nous une *des difficultés principales* qui nous semblent s'opposer à l'hypothèse de M.. Vaganay. Nous ne parvenons pas à comprendre qu'il puisse dissocier dans le texte de Marc une part essentielle empruntée à une source schématique *Mg* (donc emprunt littéraire) et une part, réduite, du reste, relativement à l'ensemble, mais très vivante, qui viendrait de ses souvenirs de la catéchèse de Pierre : à savoir des détails concrets, insérés, de-ci de-là, dans un texte écrit (texte écrit suivi avec une extrême fidélité, étant donné tout ce que l'on constate par ailleurs d'étroites similitudes entre Marc et les deux autres évangélistes). Combien au contraire il apparaît naturel que Matthieu — qui cherche surtout la valeur apologétique et la signification religieuse du récit — ait laissé tomber un bon nombre de ces détails. Souvent Luc garde ces détails ou du moins beaucoup d'entre eux; mais si en certains passages, par souci de brièveté, il a omis précisément les mêmes détails que Matthieu, sont-ce là coïncidences suffisantes pour établir leur dépendance commune de *Mg* et non de Marc? En regard de l'abondance des indices d'utilisation de Marc, ces accords négatifs semblent si peu démonstratifs!

f) Marc apparaît, dans toute sa manière de *penser* et d'*exprimer* la doctrine chrétienne et les faits chrétiens comme *tout proche des origines,* comme *archaïque.* Son évangile se comprend bien comme l'expression d'un *témoignage direct, fondé sur les faits,* ne manifestant pas encore ces *précautions théologiques* et *apologétiques* qui se révéleront chez Matthieu grec et Luc. Il rapporte naïvement III, 21 qu'on disait de Jésus «ὅτι ἐξέστη» : il a perdu le sens; il dit VI, 5 que Jésus ne *put* (οὐκ ἐδύνατο) faire à Nazareth aucun miracle; il rapporte sans commentaire ou atténuation la phrase de Jésus X, 18 : « Quid me dicis bonum? Nemo bonus nisi solus Deus », ou la déclaration de Jésus XIII, 32 que le Fils ignore le jour et l'heure du jugement. Ces formules sont presque toutes omises ou atténuées chez Matthieu et chez Luc. Même simplicité archaïque à noter les défauts et lacunes des apôtres : VI, 51-52; VIII, 17-18; VIII, 33, etc., à marquer la vivacité des réactions humaines de Jésus : la colère III, 5; X, 14; l'ironie VII, 9; XIV, 41, etc.; tous traits qui s'estompent chez Mt. et chez Lc. M. Vaganay met en vive lumière ces archaïsmes de Marc; il dresse p. 165-166 une longue liste des « archaïsmes de conception » et note p. 167 qu'il faudrait encore ajouter tous les archaïsmes de style et d'expression et en donne des exemples p. 79 suiv.; il rattache beaucoup de ces archaïsmes à *Pi,* et en fait donc pratiquement des *insertions* de Marc dans le texte de *Mg.* Nous avons peine à entrer dans cette manière de concevoir psychologiquement le travail de rédaction de Marc.

La nécessité de limiter les proportions de cet article ne nous permet pas de présenter ici en détail les *aspects* du *style,* de la *langue* et de la *psychologie* de Matthieu grec qui se dégagent de sa manière *de*

corriger Marc, de l'*atténuer*, de *s'écarter de lui*. On constaterait un souci modéré de correction linguistique et d'élégance, très inférieur à celui de Luc; une *remarquable clarté d'esprit*, écartant les obscurités grammaticales de sujet et de régime fréquentes chez Marc (plus de 20 fois il ajoute « Jésus » là où Marc disait « il »), ordonnant les phrases, en rendant plus symétriques les diverses propositions, précisant les pensées, indiquant explicitement le sens des épisodes, etc.; un souci *catéchétique et doctrinal* très accentué, visant plus à marquer la signification religieuse d'un événement qu'à en rapporter les détails concrets; l'art *de rapprocher, de grouper* les aspects de la vie, de la doctrine de Jésus, pour en présenter une synthèse constructive; une tendance marquée vers l'*ordre logique* plutôt que vers une disposition chronologique : peu de souci de retracer la succession, l'évolution des faits, mais constant effort d'en exprimer la valeur *définitive*, le sens profond; en maints exemples, une méthode juive de présentation et de groupement des matériaux; enfin une *préoccupation scripturaire* continuelle : l'Ancien Testament se réalise en Jésus. Certes, il y aurait plus d'une fois à rechercher, là où c'est possible, ce qui est propre au rédacteur grec et ce qui marque l'influence de l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu (et se combine avec les emprunts à Marc). En tout cas, cette reconstruction psychologique des réactions spontanées du rédacteur grec en face du texte de Marc, maintes fois renouvelée, semble généralement si naturelle, si facile, laisse un nombre si limité de points d'interrogation, que, lorsqu'on l'a fréquemment essayée et, croit-on, avec succès, on ne peut que juger artificielle, obscurcissante, difficile à concevoir, la substitution de *Mg* à Marc dans l'explication du comportement littéraire du rédacteur grec de notre premier évangile canonique.

Nous avons tâché, dans cette troisième partie, de résumer les arguments classiques qui ont amené tant d'exégètes depuis 1863 à regarder l'évangile de Marc *comme source immédiate* des évangiles grecs de Matthieu et de Luc, sans préjudice, évidemment, d'une autre influence non moins importante exercée sur eux, sur notre Matthieu canonique particulièrement, par l'évangile araméen de l'apôtre Matthieu. Cet exposé préalable était nécessaire; c'était la seule base possible d'une discussion fructueuse de l'argumentation de M. Vaganay; déjà, en cours de route, du reste, cette discussion s'est amorcée en de nombreux points. Il importe toutefois, dans une dernière partie, de grouper les conclusions déjà acquises, de considérer de plus près certains arguments de M. Vaganay et d'étudier plus attentivement tel et tel « excursus » qui touche immédiatement à l'objet précis de cet article.

(*A suivre*). Jean LEVIE, S. J.